

La prima donna Yasmina Khadra

Par Nouredine Khelassi

PRIMA DONNA. Le terme fut originellement utilisé pour désigner la chanteuse principale, une soprano féminin dans une compagnie d'opéra. Cette dénomination a son pendant masculin, le primo uomo, signifiant littéralement «premier homme» en italien. Nom utilisé pour distinguer un chanteur interprétant dans un opéra le principal rôle pour soprano masculin. Primo uomo ou prima donna, l'appellation sied en tout cas à Yasmina Khadra qui semble faire sa diva à l'occasion du Sila 2016, le Salon du livre d'Alger. Sur sa page Facebook, l'écrivain algérien le plus traduit dans le monde, déplore en effet sa propre absence au Sila. Elle serait due, selon lui, au seul fait de ne pas avoir été dûment invité à Alger. S'adressant alors à «ses chères lectrices et chers lecteurs», il affirme que «les organisateurs du Sila n'ont pas jugé utile de (l)'inviter». Pour des raisons qu'il ignore car «Il ne s'agit donc ni d'un caprice de (sa) part ni d'un engagement ailleurs». Comprendre par là qu'il n'avait nul empêchement personnel, qu'il n'y avait pas quelque mauvaise manière de sa part ou une saute d'humeur de star capricieuse. Le romancier prend ainsi le risque de suggérer d'être persona non grata, pour des raisons autres que celles qui relèvent de la littérature. On comprend, de manière subliminale, qu'il serait une victime expiatoire, un coupable de crime d'outrecuidance politique parce qu'ayant eu en 2014 l'ambition de devenir président de la République. C'est d'ailleurs ce que les gazetiers ont compris et mis en évidence. Mais en fait, Yasmina Khadra avait-il besoin d'être invité au Sila ? Ou, autrement dit, ses dirigeants avaient-ils l'obligation de l'inviter ès qualité ? En réalité, rien ne les y oblige. Les organisateurs invitent un pays pour le mettre à l'honneur, des maisons d'édition et des auteurs au titre de conférenciers ou d'animateurs d'ateliers, de débats ou de conférences. De façon arbitraire, en toute subjectivité. D'ailleurs, monsieur Yasmina Khadra a été invité précédemment mais n'avait pas jugé utile de répondre favorablement. Il avait peut-être de bonnes raisons de ne pas se déplacer. Il est libre comme le Max de la chanson française. Mais enfin, pour assister au salon et rencontrer ses lecteurs, un écrivain n'attend cependant pas une invitation formelle. Rien n'interdisait donc à Yasmina Khadra de venir au Salon en sa qualité de citoyen algérien et d'auteur qui est une référence pour son éditeur. Comme tant d'auteurs l'ont fait. Et, jusqu'à preuve du contraire, l'auteur de Qu'attendent les singes ? N'est pas interdit de séjour dans son pays natal et n'a pas été déclaré, officiellement, indésirable au Salon. Du reste, a-t-il demandé à sa direction pourquoi n'a-t-il pas été invité, si tant est qu'elle avait l'obligation légale ou morale de le faire ? C'est alors que l'on sent poindre, derrière cette plainte de ne pas être invité, l'égo de l'écrivain qui est aussi connu que ses romans à l'échelle mondiale. Ego dont l'enflure est indexée sur le volume des ventes de certains de ses romans à la clé ou à classer dans la littérature de gare. D'autre part, on sent parfois se profiler derrière la boursouffure de l'égo une certaine parano. Comme à l'occasion de la sortie de son livre Ce que le jour doit à la nuit. Dans une interview au Parisien, Yasmina Khadra avait crié fort que «toutes les institutions littéraires» parisiennes se seraient liguées contre lui pour mieux l'ostraciser. L'écrivain algérien le plus lu en France s'était alors plaint d'avoir été «exclu» de toutes les sélections pour les traditionnels et très médiatisés prix d'automne. L'ancien directeur du Centre culturel algérien à Paris, nommé à ce poste par le président Abdelaziz Bouteflika, et qui est aussi officier des arts et des lettres et chevalier de la Légion d'honneur, entre autres distinctions honorifiques françaises, n'a jamais obtenu des prix majeurs comme le Goncourt, pas plus que le Renaudot, le Médicis ou l'Interallié. Déconvenues qui lui ont donné amertume et urticaire, d'autant que Ce que le jour doit à la nuit a commercialement bien marché. Mais le succès d'estime médiatique et la prospérité commerciale ne garantissent pas le prix littéraire digne de ce nom. Le renom éditorial et l'essor commercial n'assurent pas automatiquement le prestige littéraire. Car à chaque rentrée littéraire, nombreux sont les auteurs, talentueux ou de peu de génie, à espérer être distingué sur les rives de la Seine. Peu sont comblés, loi du nombre et du genre obligent. Mais il y a chez Yasmina Khadra quelque chose de pathétique à le voir se plaindre de temps en temps de ne pas être aimé par le milieu médiatico-littéraire germanopratin. A l'entendre entonner, comme une antienne, que son parcours de soldat aurait dû lui favoriser l'admiration et la considération des jurés des prix littéraires, outre, naturellement, son talent galactique de romancier. Et l'on se lasse aussi de l'écouter égrener le fait

d'être traduit sur tous les continents, d'avoir combattu le terrorisme, ou encore d'avoir été reçu, ici et là, et reçu par ailleurs telle ou telle récompense. Il y a ici, au minimum, bouffissure de l'égo. Pour s'en convaincre, relire notamment ses déclarations époustouflantes au quotidien La Presse de Montréal : «Je suis l'un des écrivains les plus célèbres au monde. Je suis plus connu que l'Algérie ! (sic). Je suis allé en Italie en visite officielle avec le président algérien : je suis passé à la télé, pas lui !».

N. K.